

pillent, qui vous sucent, ce sont eux qui sont aussi la cause si vous êtes obligé de travailler si fort.” — “ C’est bien vrai, se hâte-t-il de répondre.” Que ces matois ajoutent, si les animaux sont malades par suite de mauvais soins qui leur sont donnés : “ Mais c’est un sort que l’on a jeté à vos animaux ! ” — “ Ah ! damn oui ! je le vois bien.

Ce pauvre peuple, voyez-vous, veut être trompé à tout pris, il fait des avances pour cela, il court au-devant des trompeurs. Et dans tout cela, il ne met pas plus de malice, de finesse, qu’une borne. On a beau mettre au grand jour toutes les ruses, tous les détours, toutes les drôleries qui servent à tromper, tous les manèges des charlatans, bah ! le voilà qui court se faire pincer ! A ce propos, voici une réponse qui peint à merveille le trompeur et ses dupes : On reprochait un jour à un charlatan de recourir trop souvent au mensonge pour faire de l’argent : “ Que voulez-vous, dit-il, pourquoi les campagnards sont-ils si pigeons qu’on ne peut s’empêcher de les plumer. ”

Le peuple a des peines à confier, des conseils à demander, un parti à prendre ; il y a des gens instruits, honnêtes, il y a l’ami naturel de tous ceux qui souffrent ou qui peuvent s’égarer, le curé ; mais, la plupart du temps, il se garde bien de s’adresser à eux, il craint qu’ils en abusent ; mais en toute confiance, il ouvre son cœur au premier charlatan qu’il rencontre. A propos de sa facilité à se laisser tromper, et à s’en laisser imposer sur le compte des gens instruits et des prêtres, il faut que je vous cite un trait : “ Un beau jeune homme de la campagne, plus riche d’écus que d’intelligence, était à la veille de se marier. Or, il est abordé par deux de ses camarades, qu’il croyait être de ses amis, et l’un d’eux lui dit d’un air mystérieux :

— José, tu te maries donc demain ?

— Oui, mon camarade.

— Veux-tu que je te donne un conseil ?

— Sans doute.

— Défies-toi des questions du curé.

— Pourquoi ?

— Parceque, vois-tu, le curé est un fin matois ; il a de l’esprit comme quatre, il aime à rire, et dans toutes les questions qu’il t’adressera, il en pourrait mettre qui ne sont pas dans son livre, afin de te faire dire une bêtise et de faire rire toute la noce à tes dépens.

— Pas possible ! dit le marié en tremblant ?

— Très-possible ; répliqua le premier.

Le pauvre futur ne dort pas de la nuit. L’heure du mariage arrivé, il se rend à l’église en habits de fête, mais son cœur est tout bouleversé, il tremble, il sue, s’essuie sans cesse. La cérémonie commence, il répond en hésitant, en balbutiant. Enfin le curé lui adresse cette question : “ Prenez-vous une telle pour votre épouse ? ” Alors le pauvre marié pâlit, n’ose répondre, puis fait cette demande au curé, à demi voix : “ Oh ! Monsieur le curé, s’il vous plaît, n’y a-t-il pas là une attrappe ? ” Le curé qui ne s’attendait nullement à cette question répond :

“ Je n’en sais rien, moi, ça pourrait bien être, mais dites oui, toujours. L’assistance part d’un grand éclat de rire. . . . Pour s’être trop défié de son curé, il fait une sottise à dilater la rate des plus sérieux.

(A continuer.)

Le peu d’espace à notre disposition nous force de remettre au prochain numéro la fin de la critique de notre correspondant.

Personne, croyons-nous, n’osera reprocher à notre correspondant d’être comme une borne, au contraire, tous lui accorderont beaucoup de finesse et surtout une forte dose de malice. On pourrait même lui reprocher de gâter l’esprit qu’il a par celui qu’il croit avoir.

Notre correspondant nous reproche de ne pas assez connaître le peuple, cependant il nous félicite d’avoir réussi à nous mettre à son niveau, d’écrire pour lui. N’y a-t-il pas contradiction dans ces deux assertions ?

Mais, Monsieur, vous vous arrosez le droit de nous faire connaître le peuple, parceque dites-vous, vous vivez avec lui, vous êtes témoin de ses faits et gestes, etc., mais nous croyez-vous tellement éloigné de ce peuple, qu’il nous soit impossible de le bien connaître ? Savez-vous pourquoi, comme vous le dites avec complaisance, nous écrivons pour le peuple, nous lui donnons des enseignements en rapport avec ses besoins ? C’est parceque nous sommes un enfant de ce peuple, que vous déchirez à belles dents, que nous avons grandi au milieu de ce peuple, que vous vous efforcez de faire croire si abject, que nous avons vécu et que nous vivons encore de la vie de ce peuple des campagnes, que vous nous présentez comme le type de la sottise et de l’ignorance.

Le campagnard canadien n’est point cet être dépourvu, ignorant, malhonnête, crédule, qui peut devenir la proie facile de ceux qui veulent l’exploiter. Au contraire, le cultivateur canadien est le type de l’honnêteté, de l’honneur, de la franchise, du bon sens, etc ; voilà le jugement qu’en ont porté les étrangers qui l’ont visité et étudié sans préjugés. Le cultivateur canadien est défiant, dites-vous, même quand on travaille pour lui, quand on cherche ses intérêts, quand on lui parle de doubler ses récoltes en améliorant son champ. Savez-vous que cette défiance est souvent sagesse de sa part ! et, qui l’a rendu défiant envers ceux qui lui parlent d’agriculture, d’amélioration, de progrès ou de toute autre chose ? Ce sont les *Gâte-métiers*, qui se rencontrent plus ou moins partout. Ici c’est un riche propriétaire qui fait de l’agriculture à prix d’argent, et qui se ruine par de folles expériences. Là c’est un jeune homme qui, à la vérité, a la tête pleine de théorie, mais qui n’a jamais su compter avec la prudence, et qui ne trouve que déception dans ses essais extravagants. Ailleurs, c’est un homme sage et éclairé, mais trop confiant, qui se livre avec assurance à ceux qui ont intérêt à le tromper, et qui lui font faire fausse route. Croyez-vous que le cultivateur, qui est témoin de toutes ces déceptions, serait sage de marcher sur les traces de ces *gâte-métiers*. Mettez lui sous les yeux une pratique raisonnable et raisonnée, prouvez lui qu’il peut faire une bonne culture avec les moyens qu’il a à sa disposition, donnez lui un enseignement qui soit à sa portée, il s’approchera de vous peu à peu, il vous écouterait avec bienveillance et marchera sur vos traces.

Nous compléterons notre réponse dans le prochain numéro.

HISTOIRE DE LA QUINZAINE.

La saison a continué de se montrer toujours si favorable que les moissons partout auront pu être récoltées sans accident. Pour les nouveaux établissements, ces récoltes bien venues et heureusement sauvées ne sont pas un faible encouragement pour faire continuer avec un nouveau zèle et un nouvel espoir les travaux déjà commencés, quelque pénibles qu’ils soient, et